

ENTRE QUÉBEC ET CANADA LE DILEMME DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

netière André Siegfried Jean-Charlemagne Bracq Maurice Constantin-Weyer Maurice Genevoix
Marie Domenach **André Breton** Tournier Philippe Meyer Robert Marteau Chateaubriand
nd *Maurice Genevoix* Ferdinand Brunetière **Jean-Marie Domenach** Bracq Mauri
stantin-Weyer Maurice Genevoix André Breton Jean-Marie Domenach Michel Tournier Philippe
er Robert Marteau Chateaubriand *J. Michelet* Ferdinand **Michelet** Jean-Cl
Jean-Charlemagne Bracq Maurice *Maurice Genevoix* André Breton Jean-Ma
let **Maurice Genevoix** Meyer Robert **Maurice Constantin-Weyer** André
Ferdinand Brunetière André Siegfried Jean-Charlemagne Bracq Maurice Constantin-Weyer Ma
Genevoix *Michelet* Domenach Michel Tournier Philippe Meyer Robert Marteau
eaubriand *Michelet* **Michel Tournier** André Siegfried Jean-Charlemag
Robert Marteau Weyer Maurice Genevoix André Breton Michelet Mau
nier Philippe Meyer Robert Marteau Jean-Charlemagne *André Siegfried* Ferdinand Br
er **Chateaubriand** *André Siegfried* Maurice Constantin-Weyer Genevoix
ré Breton Chateaubriand *André Siegfried* Philippe Meyer Robert Marteau Chateaubriand
nelet Alexis de Toqueville Ferdinand Brunetière **Jean-Charlemagne Bracq** Domenach
J. Brunetière Genevoix André Breton Jean-Marie Domenach Michel Tournier Philippe
Chateaubriand Michelet Alexis de Toqueville Ferdinand Brunetière André Sie
fried Jean-Charlemagne Bracq **André Siegfried** Maurice Alexis
ie Domenach Michel Tournier Philippe Meyer Robert Marteau *Maurice Constantin-Weyer* Jean
ère **Ferdinand Brunetière** Siegfried Michelet Maurice Constantin-Weyer Maurice
evoix André Breton Jean-Marie Domenach Michel Tournier **Philippe Meyer** Robert Mart
eaubriand Michelet Alexis de Toqueville Ferdinand Brunetière André Siegfried Jean-Charlemag

GÉRARD FABRE

ENTRE QUÉBEC ET CANADA :
LE DILEMME
DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

*À la mémoire de mes parents,
Micheline et Julien*

Avant-propos

Depuis plus de deux siècles, à chaque génération, des intellectuels français se tournent avec affection vers les territoires et peuples francophones d'Amérique du Nord, les prenant comme sujets de récits ou de réflexions. Cette sympathie peut altérer ou fausser leurs facultés de jugement, elle se trouve néanmoins à l'origine de leur désir de connaître un nouveau monde à la fois familier et étranger. Elle leur permet, dans un élan nostalgique, de conjuguer présent et passé. Elle donne également lieu à des tensions, qu'un Jean-Marie Domenach résume parfaitement au mitan des années 1960 dans un article intitulé « Controverse sur un nationalisme », paru dans la revue *Esprit* en février 1965 : « Il est permis à un Français de ressentir la vibration de colère et d'amour que dégagent les poèmes de Gaston Miron et de Paul Chamberland sans, pour autant, rejeter aux enfers de la « collaboration » ceux qui, comme Gérard Pelletier et Pierre Elliott Trudeau, opposent aux indépendantistes des arguments philosophiques et politiques. Comme plusieurs de nos camarades en visite au Québec, j'ai été victime de ce partage du cœur et de la raison. » Entre cœur et raison, le dilemme des écrivains français n'aura jamais de cesse. Hésitations et tergiversations sont-elles les symptômes d'une impossible adéquation des représentations françaises à l'évolution du Québec ou d'une tentative toujours recommencée de coller à elle ?

Cet ouvrage redonne vie à des œuvres d'inégale notoriété. Outre deux phares du XIX^e siècle, Chateaubriand et Michelet, il met en lumière dix auteurs représentatifs du XX^e : Ferdinand Brunetière, André Siegfried, Jean-Charlemagne Bracq, Maurice Constantin-Weyer, Maurice Genevoix, André Breton,

Jean-Marie Domenach, Michel Tournier, Philippe Meyer et Robert Marteau. Il n'a pas vocation exhaustive, ce qui pourrait lui être reproché : il fait par exemple l'impasse sur deux romanciers considérables, Louis Hémon et Bernard Clavel, non par dédain mais par respect. Pour l'un comme pour l'autre, en raison même de leur ambition esthétique, la tâche aurait débordé le cadre analytique que l'on s'est fixé et qui se limite aux thématiques suivantes : la nostalgie envers la Nouvelle-France et le potentiel qu'elle représentait, la vision croisée du Canada et du Québec à travers le prisme européen, la perception du nationalisme, du catholicisme et des Amérindiens, les diverses façons de soupeser le poids de la tradition et de la modernité en Amérique du Nord, notamment au regard du curseur que constituent en permanence les États-Unis.

Bref, on aura compris qu'il ne s'agit nullement à travers cette grille de lecture de magnifier des œuvres sous le prétexte d'une empathie franco-québécoise décrétée de prime abord, mais de chercher les ressorts de ces œuvres en elles-mêmes comme dans les logiques externes qu'elles convoquent sans toutefois s'y soumettre aveuglément.

Des repères biographiques en fin d'ouvrage permettent de mieux cerner chacun des auteurs retenus, et de les situer les uns par rapport aux autres. La diversité de leurs parcours et des opinions qu'ils expriment à l'égard du Québec et du Canada nous paraît de nature à éviter l'écueil d'une exploration partielle, sinon partielle.

Je tiens à remercier l'Association internationale des études québécoises (AIEQ) pour son soutien, ainsi que mes premiers lecteurs pour leurs conseils avisés.

Introduction

La quête d'une improbable Amérique française

Tout au long de leur évolution, le Québec et l'ensemble du Canada francophone ont soulevé une multitude de questions sur le sens de leur propre histoire. À l'origine de ce foisonnement se trouvent les caractéristiques particulières d'une population française composée de colons devenus subitement – et contre leur gré – sujets de la Couronne britannique. Comment les peuples francophones du Canada ont-ils traversé l'histoire, résisté à l'adversité, conquis leur place dans un continent à dominante anglophone? Comment sont-ils entrés dans la « modernité », telle qu'elle était conçue en Occident, tout en acquittant le tribut de leur lien colonial? Ces interrogations sont inépuisables, de même que les réponses qui leur sont apportées, multiples et parfois contradictoires.

Les visiteurs de passage, ceux qui venaient de France tout particulièrement, ont été sensibles à la question existentielle: pourquoi ces gens sont-ils encore là? Ils y cherchaient un secret, celui d'un pays perdu, du moins à leurs yeux, et pourtant vivace, sinon ressuscité. Ils se rattachaient en cela à une tradition bien établie. Dès le premier XIX^e siècle, des intellectuels français, et non des moindres, se penchent sur le sort du Canada et du Québec, désormais terres étrangères, possessions du plus puissant des empires rivaux. Ils s'interrogent sur leur séparation d'avec la France, et y répondent par le dépit. Devoir admettre la disparition d'un si bel empire les rend inconsolables. Ils ne peuvent résister à la nostalgie de ce monde perdu.

La nostalgie à l'œuvre

Il faut saisir toute la richesse et la portée de l'interprétation nostalgique, les raisons de sa permanence. Dans sa version conservatrice, il s'agit de fuir les maux de la France et de retrouver le pays dans sa pureté originelle. Dans sa version progressiste, républicaine et laïque, il s'agit d'imaginer un monde nouveau, qui reste à inventer : utopie et uchronie d'une France qui aurait pu sortir territorialement indemne de la Guerre de Sept Ans, et aurait apporté à ses colonies nord-américaines les Lumières et les principes de la Révolution.

Des deux côtés, à droite comme à gauche, la quête d'une improbable Amérique française paraît vouée d'emblée à l'échec, comme le sont les projections purement nostalgiques. Nostalgie désigne ici ce mal du pays¹, ce retour de la douleur, qui accompagne, au XIX^e siècle, le processus de désenchantement des intellectuels français, à la suite de la Révolution et du Premier Empire pour les uns, de la Restauration, puis du Second Empire, pour les autres. Nostalgie d'autant plus irrépressible que l'Amérique française existe en rêve : elle peut donc revêtir les traits idéaux que chaque formulation lui confère. Cependant le substrat symbolique qui donne corps à cette Amérique imaginée repose sur un espace-temps donné – la Nouvelle-France – que l'on peut inscrire dans un continuum, fût-il en proie à des ruptures. Cet espace-temps soulève des réminiscences d'un passé vécu, par d'autres sans doute, mais bien tangible. Ce n'est point un pur esprit désincarné. Sa rémanence montre que ce passé vécu continue d'être appréhendé subjectivement et nourrit l'imagination des écrivains. Avec la Nouvelle-France la déploration nostalgique trouve un objet de prédilection, puisque s'y mêlent « l'illusion de la quasi-présence du passé et le sentiment douloureux de la séparation². »

On aura beau jeu de dire que ce registre nostalgique s'est évanoui, de prétendre à son inanité, de l'exclure sans recours

1. À l'origine de la nostalgie, il y a le *desiderium patriae*, le mal de la patrie, du pays (*Heimweh*). Voir Jean Starobinski, « Le concept de nostalgie », *Diogenes*, n° 54, 1966, p. 92-115.

2. *Ibid.*, p. 101.

des temps modernes, bref, de le disqualifier idéologiquement : de là, le soupçon qui le poursuit d'une pensée grégaire, issue d'un nationalisme échevelé, culminant avec le principe des nations exalté au XIX^e siècle et refluant tragiquement au XX^e lors des deux guerres mondiales.

Le rôle de l'anglophilie dans les représentations françaises du Canada

L'inclination française pour une autre Amérique, descendante de la Nouvelle-France, n'est pas un ectoplasme surgi des fantômes du passé. Elle s'inscrit dans des conjonctures historiques différentes qui lui servent de toile de fond. Tout au long de la période donnée, une quasi-constante politique agit sur l'élan nostalgique, et vient le tempérer, sinon le contrarier : le rapport de la France au Canada et au Québec est subordonné à des impératifs diplomatiques à l'égard de la Grande-Bretagne. C'est une partie à quatre qui se joue³. Même les auteurs les plus nostalgiques de l'Amérique française y sont sensibles. Chaque fois que la carte anglaise entre dans la donne, elle interfère sur la vision française du Canada, culture et littérature comprises.

Dans ses lignes directrices, l'évolution des représentations françaises de « la Belle Province » est la résultante de coups de billard internationaux. C'est par ricochet que les Français adoptent une conception unitaire du Canada, en raison de rapports de forces globaux qui les amènent à privilégier l'alliance anglaise. Comme on le verra, les écrivains se rallient largement à ce point de vue.

Marginale au Québec jusqu'à l'aube des années 1960⁴, la revendication séparatiste ne parvient pas à convaincre ces

3. Dès 1906, le politologue André Siegfried avait mis en lumière la subtilité de ce jeu. Voir *infra* p. 34-36.

4. On considère généralement que François Aquin (avocat de profession et cousin du romancier Hubert Aquin) fut dans les années 1960 le premier député ouvertement indépendantiste à siéger à l'Assemblée législative du Québec. Une aspiration collective à s'émanciper de la tutelle britannique existe toutefois dès le XIX^e siècle, au moins depuis les révoltes des Patriotes dans les années 1830.

écrivains. Ils l'ignorent ou l'évoquent vaguement, et sans conviction. Eût-elle été plus puissante, il n'est pas dit qu'elle les aurait davantage touchés. Leur vision du monde s'accommode mal de la perspective d'une séparation.

L'anglophilie des élites françaises est bien connue. Elle traverse les siècles depuis le XVIII^e, comme en témoignent exemplairement les écrits philosophiques de Montesquieu et de Voltaire. Avec des hauts et des bas, une anglomanie concomitante se fait jour dans les milieux à la mode dès les années 1750. La guerre de succession d'Autriche achevée, les couches supérieures de la société française se tournent vers l'Angleterre. Elles adoptent de plus en plus des *hobbies* anglais : goût des voyages, tenue vestimentaire, clubs, sports, hippophilie et autres activités distrayantes.

Au lendemain de la défaite de 1870 contre l'Empire germanique, se propage en France la croyance en la nécessité vitale d'une alliance avec le pays de John Bull pour recouvrer puis protéger les frontières orientales de l'Hexagone.

Bon gré mal gré, les intellectuels français emboîtent le pas de leurs gouvernants, dont les calculs politiques passent par une attitude bienveillante envers Londres, et donc un respect scrupuleux des intérêts d'Albion au Canada. Il n'est pas question pour la diplomatie française de remettre en cause le statu quo de 1763, ni de prêter une oreille complaisante à des velléités de séparation qui restent discrètes jusque dans les années 1960.

Deux traités d'entente cordiale entre la France et l'Angleterre sont signés à 70 ans d'intervalle : celui de 1830 (Talleyrand-Palmerston) et celui de 1904 (Cambon-Landsdowne), lequel entérine l'abandon par la France de ses prétentions coloniales en Égypte. Des hommes d'État comme Guizot, Napoléon III ou Delcassé ne ménagent pas leurs efforts pour rétablir ou maintenir de bonnes relations avec leurs homologues britanniques.

De ce contexte à double détente – l'appel de la patrie et le respect du système d'alliances – naît une étrange créature avec laquelle les écrivains français doivent composer. Être hybride : une tête dans le passé, avec le culte glorieux de la Nouvelle-France ; une tête dans le futur, avec la valorisation du soutien britannique. Jusqu'à la fin des années 1960, on n'écrira pas sur le Canada sans penser à Londres ou à Ottawa. La nostalgie de

l'Amérique française ira de pair avec le respect de l'intégrité territoriale du Dominion.

La persistance de la lecture nostalgique

D'un côté, la nostalgie du passé de l'Amérique française; de l'autre, le souhait d'une alliance britannique afin de ne pas compromettre le présent et l'avenir de la France. Ces deux pôles attirent des écrivains soucieux pour la plupart de concilier les deux préoccupations, et donc « les deux Canada ». C'est dire en d'autres termes qu'une attraction ne peut supplanter l'autre : le réalisme politique ne chassera pas la nostalgie pour autant qu'elle demeure inoffensive, simple rappel d'un passé glorieux mais révolu.

Inaugurée au XIX^e siècle par Chateaubriand et Michelet, la lecture nostalgique de l'histoire de l'Amérique française perdure en effet tout au long du XX^e, mais la gamme d'interprétations s'élargit. Les auteurs de ces variations sont le plus souvent négligés, voire ignorés de nos jours. Il importe d'y revenir en insistant sur les éléments novateurs qu'ils apportent, au-delà du stade du désenchantement : voix en demi-teinte, qui cherchent timidement d'autres tessitures possibles, comme celles d'André Siegfried, Jean-Charlemagne Bracq ou Maurice Genevoix ; plus tonitruantes et assurées, telles celles de Ferdinand Brunetière et André Breton ; voix plus déconcertante chez Michel Tournier, ou plus audacieuses avec Jean-Marie Domenach, Philippe Meyer et Robert Marteau.

Ces écrivains ne pratiquent pas le même exercice : les uns sont chroniqueurs ou essayistes, les autres, romanciers ou poètes. Ils ne travaillent donc pas avec les mêmes préoccupations. En confrontant leurs productions sur le Canada et le Québec, notre dessein est de les approcher sous un nouvel angle, de leur redonner vie, en somme. De l'ensemble du corpus étudié – essais comme textes littéraires –, nous voulons extraire ce qui relève de l'analyse. En comprendre les différentes logiques, c'est se donner les moyens d'en dégager les forces et les faiblesses. Le recul nous y aide, mais produit en même temps d'autres prismes, qui nous échappent en partie.

CHAPITRE I

Chateaubriand et Michelet

Un empire disparu

Chateaubriand et Michelet ont porté sur l'Amérique française un regard nostalgique, dont la postérité se prolonge jusqu'au XX^e siècle, à travers diverses filiations appartenant aux pensées de droite comme de gauche.

Dans son *Voyage en Amérique*, Chateaubriand peint l'harmonie qui aurait régné entre l'esprit français et «le génie des Indiens¹». Pour l'éducation du Sauvage, la religion catholique aurait été un atout, lequel ferait défaut au culte protestant. Devant les anciennes cartes qui lui révèlent l'étendue des défunctes colonies françaises d'Amérique, le vicomte ne peut repousser l'« idée pénible » d'une perte irréparable, et d'ajouter que « plus des deux tiers de l'Amérique septentrionale reconnaîtraient les lois de la France². »

Comment ces colonies françaises auraient-elles évolué à l'heure de l'émancipation des États-Unis, se demande Chateaubriand ? L'uchronie qu'il imagine est celle d'« un immense empire » indépendant, mais sorti de la matrice française. La France aurait pu occuper la place de l'Angleterre : « Nous possédions au-delà des mers de vastes contrées qui pouvaient offrir un asile à l'excédent de notre population, un marché

1. François René de Chateaubriand, *Œuvres romanesques et voyages*, tome 1, *Voyage en Amérique*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1969 [1827], texte établi, présenté et annoté par Maurice Regard, p. 859.

2. F. R. de Chateaubriand, *Voyage en Amérique*, p. 864 ; citations suivantes, p. 865.

considérable à notre commerce, un aliment à notre marine.» Or, tout cela s'est évaporé : la France a été évincée « du nouvel univers, où le genre humain recommence. »

Un rendez-vous manqué avec l'Histoire

La nostalgie est encore décelable quand il prononce cette oraison funèbre : « Ainsi donc, la France a disparu de l'Amérique septentrionale, comme les tribus indiennes avec lesquelles elle sympathisait, et dont j'ai aperçu quelques débris. » La France aura manqué ce recommencement, ce rendez-vous avec l'histoire renaissante. Car ce sont les États-Unis qui mènent la danse : c'est là, sous la bannière étoilée, que la liberté fleurira, et « la dignité de l'homme » n'y sera pas opposable à la religion, comme de sophistes républicains l'ont prétendu en France.

Les États-Unis comme société chrysogène : Chateaubriand et Tocqueville

Cette note optimiste quant à l'avenir de l'Amérique du Nord est cependant fugace. Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, publiés après sa mort selon ses vœux, Chateaubriand qualifie les États-Unis de « société chrysogène », signifiant en cela que le veau d'or y sera toujours adoré³. Lorsque Tocqueville fait paraître entre 1835 et 1840 *La Démocratie en Amérique*, il s'inscrit à plus d'un titre dans le sillage du *Voyage en Amérique*, publié en 1827. Tocqueville y développe en effet les thèmes abordés par son prédécesseur : le destin funeste des Amérindiens, l'esclavage

3. Un autre élément explique la vision désenchantée de Chateaubriand. Ce dernier voit dans l'indépendance des États-Unis un des ferments de la révolte nobiliaire qui a déclenché la Révolution française : « La France, séduite par le jargon philosophique, par l'intérêt qu'elle crut en retirer, par l'étroite passion d'humilier son ancienne rivale, sans provocation de l'Angleterre, viola, au nom du genre humain, le droit sacré des nations. [...] La révolution américaine est la cause immédiate de la révolution française. La France déserte, noyée de sang, couverte de ruines, son roi conduit à l'échafaud, ses ministres proscrits ou assassinés, prouvent que la justice éternelle, sans laquelle tout périrait en dépit des sophismes de nos passions, a des vengeances formidables. » (*Essai sur les révolutions*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1978 [1797], p. 149.)

des Noirs, les lieux d'origine des émigrés dont la variété explique comment la démocratie américaine a été fondée. À l'instar de Chateaubriand, il redoute que « l'intérêt individuel et la tyrannie du dollar⁴ » entravent l'organisation politique des États-Unis. Si l'une est sans conteste plus sociologique et analytique que l'autre, les pensées de Chateaubriand et de Tocqueville sont traversées par « une commune eschatologie de l'histoire⁵ », récit téléologique où la perte de la Nouvelle-France provoque un enchaînement d'autres malheurs irrémédiables.

La fausse Amérique

Michelet n'est pas si éloigné de cette vision catastrophiste. Dans le tome XI de son *Histoire de France*, qui porte sur la Régence et le règne de Louis XV, l'historien républicain consacre un chapitre à l'Amérique du Nord⁶. Dans cette section sobrement intitulée « Le café. L'Amérique. 1719 », il oppose sans nuances les récits de voyage du baron de Lahontan, homme de la « nature », et les *Relations* des Jésuites, louant les écrits du premier, dénonçant les mensonges des seconds. Le dénigrement des Jésuites est l'un de ses leitmotivs⁷. Il épingle également les facilités et les mystifications de Chateaubriand, les rangeant parmi « les hardis mensonges » racontés sur les îles ou sur les grandes forêts américaines (*Manon Lescault*, *Virginie*, *Atala*, *Paul et René*). Cette littérature s'accroche au « rêve du coureur de bois⁸ ».

4. Maurice Regard, introduction au *Voyage en Amérique*, p. 608.

5. Marc Fumaroli, *Chateaubriand. Poésie et Terreur*, Paris, De Fallois, 2003, p. 759. Tocqueville est le neveu par alliance de Chateaubriand. Leur filiation intellectuelle mériterait une étude détaillée.

6. Jules Michelet, *Histoire de France, tome XI, La régence et Louis XV*, présenté et commenté par Claude Mettra, Lausanne, Éditions Rencontre, 1966 [1867], p. 161-187. La section d'abord intitulée « L'Amérique et l'avènement du café » aurait été conçue en décembre 1862 (voir Paul Viallaneix, *Michelet, les travaux et les jours*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1998, p. 465.)

7. Sur cette manie de Michelet qui consiste à débusquer les Jésuites partout où il le peut, voir José Cabanis, *Michelet, le prêtre et la femme*, Paris, Gallimard, 1978.

8. Michelet, *Histoire de France, tome XI, La régence et Louis XV*, p. 165 ; citations suivantes, p. 169-174.

Plus révélateur est le contraste sur lequel se focalise l'historien républicain. Michelet exalte la greffe par mariages des peuples français et indigènes, et, dans le même élan, dénonce « le mépris sauvage des Anglais » : « Ils ont fait une Europe, c'est vrai, mais supprimé l'Amérique elle-même, anéanti le *genius loci*. » Ce constat dressé, accablant pour les Anglais, doux à l'oreille des Français, il peut dès lors conduire son lecteur jusqu'au temps incertain de l'uchronie, qu'il conjugue au conditionnel et au plus-que-parfait du subjonctif (employé ici en tant que conditionnel passé), comme l'illustre bien cet extrait :

Chez ces douces tribus, Cavalier [de la Salle] n'eût rencontré aucun obstacle. Il aurait mis à fin son projet admirable. Après avoir percé l'Amérique en longueur, il l'aurait ouverte en largeur, d'ouest en est. Il eût dans les deux sens établi une chaîne de forts sous lesquels nos coureurs de bois et leurs femmes indiennes, leur famille mêlée et les sauvages un peu agriculteurs auraient cherché un abri et formé des villages. Le drapeau de la France eût partout défendu cette véritable Amérique et contre l'Iroquois et contre l'Espagne, surtout contre l'exclusivisme destructeur des colonies anglaises, qui a fait la fausse Amérique.

La fausse Amérique, celle qui a triomphé, c'est le contraire de l'utopie américaine dont il relate les tenants qui n'ont pu aboutir : une autre Amérique, où proliféreraient les mariages mixtes, s'édifierait « un grand empire métis », s'ouvrirait « un grand refuge des persécutés du Vieux-Monde ». Il n'y aurait plus que des colons libres, sans Versailles, sans « l'administration détestable du Canada, des commis, des missionnaires ».

Michelet reconnaît que la France d'Ancien Régime, étant donné ses structures sociales et mentales, ne pouvait conserver l'Amérique. Mais il ne se satisfait pas de cette posture réaliste, car « le résultat laisse un problème bien grave dans le destin du genre humain⁹ ». Et avec les mêmes mots, les mêmes inflexions que Chateaubriand, il déplore, dans une litanie sans fin, que l'Amérique du Nord soit devenue anglaise, et donc stérile selon lui, autrement dit qu'elle ait péri en tant que telle. Il rêve d'un monde mixte dans lequel le génie américain aurait

9. *Ibid.*, p. 290.

été préservé. Il n'a pas de mots assez forts pour regretter un hypothétique Empire français mêlé à l'élément indien, et fécondant ainsi une culture nouvelle.

Deux jugements opposés sur l'aide française aux Insurgents

La Guerre d'indépendance met un terme à « la paix terrible de 1763¹⁰ ». La vision de Michelet rompt sur ce point avec celle de Chateaubriand¹¹. Quand ce dernier condamne l'intervention de la monarchie française auprès des Insurgés, allant jusqu'à la présenter comme un viol du droit sacré des nations, Michelet l'approuve. Il relate comment les Insurgents se révoltent en avril 1775 et trouvent aussitôt un terrain favorable en France : Beaumarchais les proclame « invincibles ».

Michelet ne saurait cependant être dupe : il souligne surtout l'élan généreux des Français, tout en déplorant l'ingratitude des Américains. Il note que les colons des treize colonies n'étaient en rien les amis de la France, laquelle leur offre pourtant son aide militaire. Ils prennent possession des pays découverts par les explorateurs français, ils massacrent les sauvages (« nos alliés »), ils choisissent Washington pour général, celui qui combattit les Français lors de la Guerre de Sept Ans (« l'homme même dont le nom ouvrit tristement la guerre (1755) par l'accident de Jumonville »). De surcroît, beaucoup d'Américains ne voulaient pas, assure-t-il, couper le cordon ombilical avec l'Angleterre. Michelet accorde un rôle décisif à l'ouvrage de Thomas Paine, *Le Bon Sens*, paru le 14 février 1775 : il le présente comme le véritable déclencheur de l'insurrection. La force du livre, des mots, des pensées, c'est cela que retient et exalte Michelet : « C'est le plus grand succès qu'un livre ait eu jamais. Il fut l'âme d'un peuple, bien plus que sa pensée, son acte. Il trancha la séparation. En quatre mois, il

10. *Ibid.*, p. 298.

11. Voir J. Michelet, *Histoire de France, tome XII, La période prérévolutionnaire*, présenté et commenté par Claude Mettra, Lausanne, Éditions Rencontre, 1966 [1867], notamment le chapitre XIV intitulé « Transformation des esprits 1760-1780. L'élan pour l'Amérique. La guerre 1777-1783 », p. 362-381 ; citations suivantes, p. 365-381.

change, convertit l'Amérique, et le 4 juillet, il devient *La Loi* même. Il fait l'Acte d'indépendance.» *It is time to part*, disait Paine, et la séparation se fit. Belle légende, que ne boude pas l'historien romantique. Mais qui finit mal pour la France, comme il s'en plaint, en changeant brutalement de ton :

La guerre nous dévorait. [...] Tout est imprudemment, indécentement précipité. L'Amérique traite avant la France, la France traite avant la Hollande (janvier 83), sans stipuler pour elle ni pour nos alliés indiens. [...] L'Espagne gagne à la guerre Minorque et les Florides. La France? Rien.

Triste conclusion pour la France, admet Michelet, mais demeure la beauté du geste, que son anglophobie l'incline à croire gratuit :

Rien que de n'avoir plus un Anglais à Dunkerque. Rien que d'avoir sauvé, délivré l'Amérique. Reste à payer la guerre, le milliard emprunté. Nous le regrettons peu, quand nous avons la joie de la voir, la grande Amérique, monter, monter si haut, dans son immensité – orgueil, espoir, salut du monde. Qu'importe qu'elle oublie, dans sa voie si rapide?... Elle fait mieux que songer au passé. Elle ouvre l'avenir, et l'éclaire [...].

Michelet sait pourtant qu'est déjà consumé le monde mixte qu'il appelait de ses vœux, et qu'aurait pu être l'Amérique française. Face à la perte de ce continent rêvé, où Français et Indiens s'uniraient pour le meilleur, Michelet opère un déplacement à la fois géographique et historique. C'est l'Europe des nations, prétend-il, qui constitue la chance de l'humanité. Il engage un pari sur le futur dont la France est le fer de lance. Il s'en convainc parce que ce pays aurait, selon lui, une fonction de modèle à remplir, en raison de ses meilleures capacités d'absorption des cultures étrangères. Il désigne la France comme la carte maîtresse du jeu entre les nations. Voyait-il plus clair que Chateaubriand? Le pessimisme de ce dernier trouvait à s'exercer devant l'intervention française en faveur des Insurgés américains, qu'il jugeait tout autrement que Michelet: « Je sais qu'en subtile logique, on peut argumenter de l'intérêt général des hommes dans la cause de la liberté; mais je sais que, toutes les fois qu'on appliquera la loi du tout à la partie, il n'y a point de vice qu'on ne parvienne à justifier¹². »

12. F. R. de Chateaubriand, *Essai sur les révolutions*, p. 149.

Pavane pour une Amérique défunte

Chateaubriand et Michelet communient dans la même pensée funèbre de l'Amérique française. Le hautain aristocrate et le forcené de la République partagent le deuil d'une Amérique saccagée, pillée et emportée par les passions coloniales. En écrivains, ils en signent la prosopopée. La plupart des littérateurs des XIX^e et XX^e siècles marcheront sur leurs traces, cultiveront la nostalgie de l'Amérique française comme monde possible. Leur empreinte sur ce thème est si forte que les deux frères ennemis, comme les appelle Barthes¹³, fondent un imaginaire collectif. Ils ont trouvé – rien de moins – les mots pour dire cette nostalgie. Leur verbe ne capte pas seulement les maux de leur époque puisqu'il touche encore les lecteurs actuels.

13. Roland Barthes, *Michelet*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1988 [1954], p. 18.

Depuis plus de deux siècles, des intellectuels français évoquent dans leurs écrits les territoires et peuples francophones d'Amérique du Nord. Si la sympathie a pu parfois altérer leurs jugements, elle a aussi nourri leur curiosité et leur désir d'embrasser en un même regard le présent et le passé du Québec. Paradoxalement, un sentiment largement partagé au sein des élites françaises aspire à réconcilier « les deux Canada ». C'est la tension entre ces deux élans qui est au cœur du livre de Gérard Fabre.

Chateaubriand et Michelet, au XIX^e siècle, ont déploré la perte de l'Amérique française. Pour le XX^e siècle, dix auteurs représentatifs ont été retenus : Ferdinand Brunetière, André Siegfried, Jean-Charlemagne Bracq, Maurice Constantin-Weyer, Maurice Genevoix, André Breton, Jean-Marie Domenach, Michel Tournier, Philippe Meyer et Robert Marteau. Une vision à la fois nostalgique et réaliste prévaut chez la majorité d'entre eux : l'ancienne colonie est entrée dans une modernité qui échappe à sa définition européenne et la met dans une situation de fragilité qui rend inconcevable la séparation du Québec et du Canada. Il faut attendre la décennie 1970 pour que cette conception soit contestée par certains écrivains...

Gérard Fabre est professeur et chercheur à l'École des hautes études en sciences sociales, à Paris. Sociologue, il est entre autres spécialiste de l'histoire intellectuelle croisée du Québec et de la France, il est membre de l'Association internationale des études québécoises.